

REDORTIERS: DES CIMES DE LURE À LA COMBE DE BANON

La microtoponymie au service de l'histoire

La toponymie, discipline la plupart du temps étudiée par les linguistes, ne sera pas considérée ici sous cet angle, mais plutôt sous celui de son intérêt pour l'histoire. Il s'est agi, dans un premier temps, d'inventorier l'ensemble des microtoponymes dont l'importance et la richesse sémantique ne sont plus à démontrer.

Ces appellatifs et déterminants, dont l'emprise au sol se limite parfois à une simple parcelle aujourd'hui, ont parfois couvert, dans des périodes précédentes, des espaces bien plus vastes et leur statut de microtoponyme peut être relativement nouveau; leur importance, quoi qu'il en soit, ne saurait être envisagée du point de vue de ce type de hiérarchie.

Il est ensuite nécessaire de distinguer la couche linguistique à laquelle ils appartiennent puis d'en déterminer l'étymologie. La dernière étape est celle de leur mise en rapport afin de saisir la manière dont ils disent les lieux. On peut en effet les considérer comme les bribes des discours successifs des habitants d'un espace donné sur leur propre territoire.

Ces microtoponymes sont généralement d'ordre descriptif et leur collecte est féconde puisque, outre la désignation fine des reliefs qui ne sera pas envisagée ici, ils conservent la mémoire d'habitats disparus, nous informent à propos de leur économie et des manières d'y circuler. Il est ainsi possible de poser des jalons relatifs aux déplacements des hommes dans cette montagne provençale.

Le territoire envisagé ici est celui de la commune de Redortiers, qui occupe la partie occidentale des adrets de la montagne de Lure et constitue la limite septentrionale du pays de Forcalquier dans les Alpes de Haute-Provence. Elle contient aujourd'hui un village ruiné (Redortiers, à 1 000 mètres environ), un hameau dont Jean Giono a fait la renommée (le Contadour, à 1 150 mètres d'altitude), et des fermes d'écart. Ces lieux sont également fameux pour les vastes étendues pastorales des secteurs d'altitude, culminant à 1 378 mètres et jalonnées de bergeries en pierre sèche. Une petite

route, la D5, dessert le hameau du Contadour et la ferme de Tinette, au nord, délaissant le village ruiné.

La mise en valeur des terres de cette commune n'a plus, de nos jours, que fort peu de choses à voir avec celle des siècles précédents. Le regard se perd dans la marée verte des résineux colonisant des labours abandonnés, il retrouve un ancrage au cœur de clairières habitées et cultivées, aux hameaux du Contadour et des Bonnets par exemple. Les voies de communication se sont également largement modifiées avec l'arrivée du bitume, le lacis des chemins, bien qu'en partie conservé, ne dit plus les manières antérieures d'occuper ce territoire ni de s'y déplacer.

DES OUTILS POUR RECONSTITUER UN PAYSAGE DISPARU

Le premier recours fut celui du cadastre napoléonien, confectionné en 1840¹. Le report d'une partie des données de son état de sections (mise en



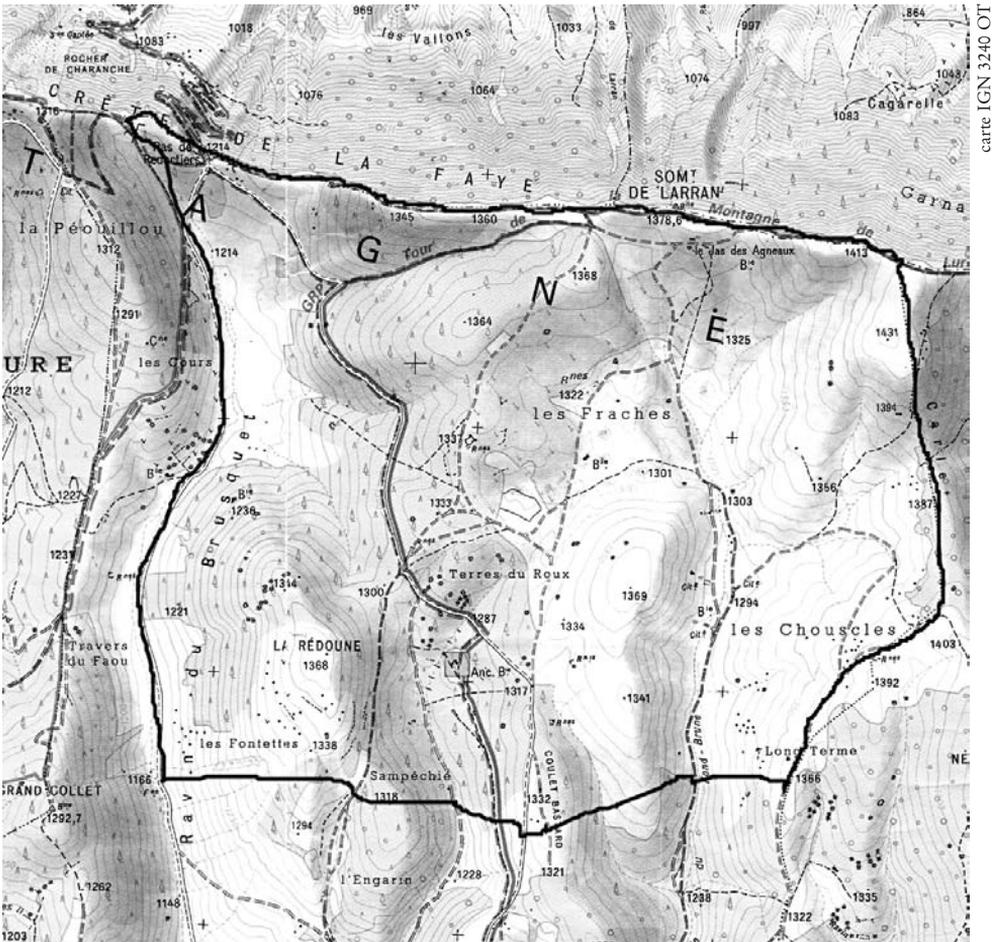
Mise en valeur de la zone septentrionale de la commune de Redortiers d'après les données de l'état de section du cadastre napoléonien (1840).

On remarque le semis de labours jusqu'à la cime de la montagne.

1. A.D. A.H.P., 3P 0444.

valeur des parcelles, microtoponymes) sur ses plans a permis de retrouver l'aspect des paysages de cette commune dans les premières décennies du XIX^e siècle.

Le fonds communal d'ancien régime de Redortiers contient un seul livre cadastral complet², réalisé en 1699 et recopié en 1700 après un recours d'imposition foncière victorieux. Les microtoponymes contenus dans ses lignes ont également été collectés, localisés puis cartographiés quand cela a été possible.



2. A.D. A.H.-P., E dépôt... CC 3, livre cadastral de 1700.

LES HABITATS DE LA PÉRIODE GALLO-ROMAINE

Nous connaissons l'existence de deux sites antiques voisins, aux lieux-dits la Combe des Omergues et Saint-Julien, ainsi que celle d'un itinéraire gallo-romain traversant le territoire du nord au sud³, dont les jalons n'ont pas été publiés et à propos duquel la microtoponymie reste muette.

Deux microtoponymes appartenant à cette couche linguistique sont apparus lors de l'étude cadastrale: le lieu-dit Marignac semble bien attester la présence d'un domaine gallo-romain formé à partir du gentilice Marinius; c'était, à cette période, le *Mariniacum fundum*. Quinsoune, lieu-dit assez voisin du premier, est également susceptible, si toutefois il n'appartient pas à la langue romane (il désignerait dans ce cas, la propriété d'une personne surnommée *Quinsoun*, pinson, sobriquet très rare), d'avoir été formé à partir du gentilice Quintius et de désigner sa propriété. Charles Rostaing⁴ suggère que ces noms de domaines dotés du suffixe *-one* correspondent à des possessions d'importance moindre, du point de vue de la superficie ou de la richesse des sols.

Dans le département des Alpes de Haute-Provence, deux autres Quinson sont bien connus, le premier est le chef-lieu d'une commune du Verdon, le second un écart de la commune de Valbelle dans la vallée du Jabron. Tous deux ont livré des vestiges de la période gallo-romaine.

HABITATS ET ECONOMIE MEDIEVAUX

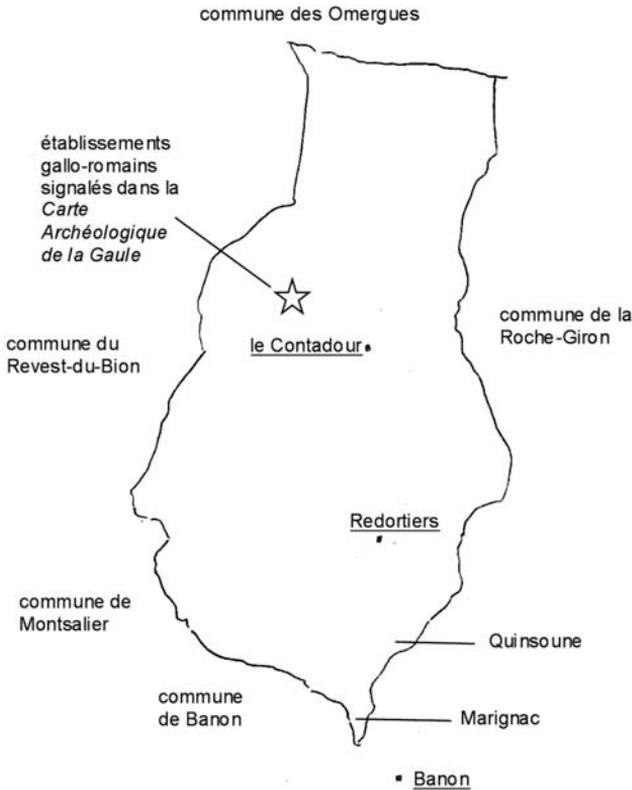
La microtoponymie est, comme d'ordinaire, bien plus éloquente quant aux manières d'occuper ce territoire à la période médiévale. Il s'agit tout d'abord des divers types d'habitat qui l'ont parsemé.

Pour ce qui concerne l'habitat laïc, on rencontre le village ruiné de Redortiers (*Redorter* en 1082, *Mons Redorterius* en 1160), chef-lieu antérieur de la commune déserté depuis le début du XX^e siècle (il s'est depuis déplacé au hameau du Contadour). C'est un village implanté en limite méridionale d'un long relief étiré, localement appelé «travers». Encore occupé par trois habitants en 1906, c'est le village décrit par Giono dans *Regain*, un village «en nid de guêpes» selon lui, qu'il nomme Aubignane. Il est dominé par une tour médiévale de plan quadrangulaire, édifiée au XII^e siècle.

Ce nom de Redortiers, formé à partir du roman *redorta*, désigne un retranchement du haut moyen âge constitué de palissades, tel qu'il a sans

3. Géraldine BERARD, *Carte archéologique de la Gaule, Les Alpes-de-Haute-Provence, 04*, Paris, 1997, p. 353.

4. Charles ROSTAING, *Essai sur la toponymie de la Provence depuis les origines jusqu'aux invasions barbares*, Paris, 1950, § 5.



Quinsoune et Marignac, deux microtoponymes désignant des sites antiques inédits.

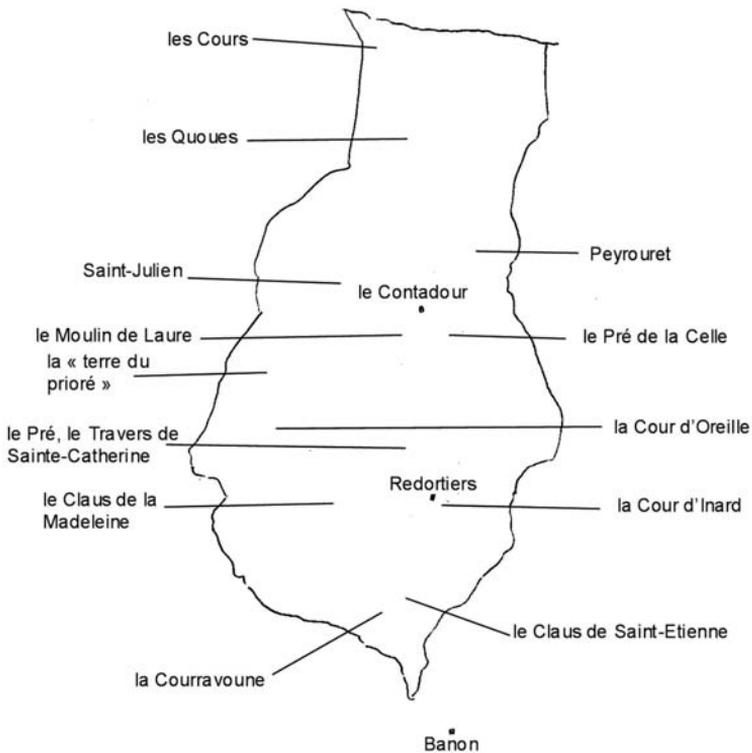
doute existé avant l'érection de son rempart. Peu de toponymes formés à partir de cet appellatif ont traversé le temps, à l'exception du village de Réotier dans les Hautes-Alpes, dans le canton de Guillestre, dont la première mention, de la fin du XII^e siècle, est *Mons Reorterius*⁵.

L'habitat religieux propose deux microtoponymes qui livrent des indices inédits de l'occupation religieuse à cette période. Ils sont situés dans la zone médiane de ce territoire, au nord du village laïc. Ce sont « le Pré de la Celle » (du latin *cella* qui désigne un établissement religieux primitif) au sud immédiat du hameau du Contadour, et « Saint-Julien » plus à l'ouest. (Il

5. M.-J. ROMAN, *Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes comprenant les noms de lieu anciens et modernes*, Paris, 1894, p. 128.

faut noter que, sur l'emplacement de ce dernier lieu-dit, est attestée la seconde villa gallo-romaine citée plus haut).

Quelques parcelles voisines du quartier de Langustin sont désignées en 1699 comme « la terre du prioré »⁶. Or n'est connu, sur ce territoire, que le prieuré sainte Marie, dépendant de celui de Carluc, rattaché plus tard à l'abbaye de Montmajour, laquelle y aurait également possédé un prieuré Saint-Pierre qui n'a laissé aucune empreinte dans la microtoponymie locale. Les grandes abbayes se sont installées sur les piémonts de Lure à partir du X^e, elles en ont exploité les forêts et les zones pastorales et l'histoire de ce prieuré placé sous le vocable de saint Julien reste donc à faire. Nous noterons simplement que la « cella » primitive comme le prieuré Saint-Julien sont situés non loin des pâturages d'estive de Lure. L'on peut ainsi, grâce aux indications fournies par la microtoponymie, distinguer, au nord de cette commune,



Les microtoponymes d'origine médiévale (habitat, économie).

6. « Grange au quartier de Lengustin confronte [...] de bise le chemin [...] du couchant terre du prioré », livre cadastral de 1699, E dépôt 159, CC 3 f° 26.

une emprise de l'habitat religieux tandis que la zone sud est plutôt dévolue à l'habitat laïc.

Plus au sud, au nord-est du village de Redortiers, s'étend un second long relief nommé le Travers de Sainte-Catherine. À son extrémité méridionale se tient le Claus de Saint-Etienne. Il ne semble pas s'agir ici d'habitats, mais plutôt d'espaces dont les revenus ont été octroyés à des chapelles placées sous ces vocables, peut-être édifiées dans l'église paroissiale.

Pour ce qui concerne l'économie pastorale, bien connue dans la partie septentrionale du lieu pour cette période⁷, nous constatons qu'elle y a généré des appellatifs que le temps a figés. Parmi ceux-ci figurent d'abord « les Cours », substantif féminin pluriel désignant ces enclos de pierre sèche à l'usage des troupeaux que l'on a nommés *vanades* à la période moderne. Ces « cours » occupent une vaste zone à l'extrémité nord-ouest de la commune, près du Pas de Redortiers, mais elles ne sont pas réservées à cet espace : on rencontre la Cour d'Inard (Isnard) au pied du village de Redortiers, la Cour d'Oreille (Aureille est un patronyme) dans la partie médiane du territoire communal et la Courravoune (altération de la Cour Redoune, la Cour de Redoun, patronyme ou sobriquet) au sud de la commune. Chacune d'entre elles est dotée d'un déterminant : le nom de son propriétaire, tandis que les Cours (où ont dû s'implanter un nombre non négligeable d'entre elles) sont d'ordre générique.

Un seul emplacement indique la présence de bergeries médiévales, ce sont « les Quoues », graphie particulière des « Couesses ». Les appellatifs devenant souvent pluriels au fil des siècles, peut-être n'y en eut-il qu'une ?

Près du hameau du Contadour, dont il est d'usage de dire qu'il désigne un comptoir pour les troupeaux médiévaux transhumants, se trouve également « le moulin de Laure », le moulin à vent. Appartenait-il aux moines ?

On peut encore envisager les microtoponymes relatifs aux voies de communication, dont la formulation reste largement implicite. Aux confins méridionaux de la commune, près de l'ancien chemin menant à Banon, se trouve la Combe de Banon, tout simplement, que les Banonais ont bien sûr nommée Combe de Redortiers.

Au nord, sur le chemin qui mène aux Omergues, on emprunte le Pas (le col) de Redortiers pour basculer sur l'ubac de Lure⁸. La Combe des Omergues se situe, pour sa part, au cœur du territoire de Redortiers, au nord-ouest du hameau du Contadour ; il ne s'agit pas d'une propriété de cette commune-là, c'est ici, tout simplement, que se situe la dernière fourche du chemin qui y mène.

7. Noël COULET, « Sources et aspects de l'histoire de la transhumance des ovins en Provence au bas Moyen Âge », dans *Le Monde alpin et rhodanien*, 1978.

8. Ce Pas fut ainsi nommé par les habitants des Omergues, forcément.

Au sud-ouest de Redortiers, sur le chemin menant au Revest-du-Bion, se trouve le « Claus de la Madeleine », c'est-à-dire la parcelle clôturée appartenant à une hospitalité placée sous l'invocation de la sainte. On rencontre ainsi fréquemment, en effet, « la Madeleine » au bord des voies de communication d'importance secondaire, comme l'était cet itinéraire des piémonts de Lure⁹.

Un dernier microtoponyme, « Peyrouret », occupe les abords d'un chemin qualifié de « chemin de traverse de Forcalquier » dans le livre cadastral de 1699, qui traverse la partie haute de la commune de Redortiers à l'est, avant de se diriger vers la Roche-Giron. La *peirola* romane est une auberge, elle est à l'origine des noms des villages de Peyrolles dans les Bouches-du-Rhône et Peyroules au sud de Castellane dans les Alpes-de-Haute-Provence. Il semble bien que nous soyons ici, dans cette partie de Redortiers éloignée des habitats groupés, en présence de la mémoire d'un établissement de ce type, tels qu'ils se rencontrent en Haute-Provence, dans la vallée du Jabron voisine par exemple et à Saint-Geniez, au nord-est de Sisteron. Régulièrement altérés en Peyrouret dans ces écarts qui n'ont pas connu d'habitat d'importance plus significative, ils occupent systématiquement les abords d'anciens « grands chemins » médiévaux.

LES TEMOINS DU DEPLOIEMENT DE L'HABITAT AU XVI^e SIÈCLE

C'est à cette période que vont se créer les nombreux écarts et hameaux de Redortiers, le village lui-même se développant assez peu et ne générant aucune « bourgade ». On ne trouve pas ici de « revests » (zones en friches alors remises en culture) bien que soient nés, non loin de là, les « villages nouveaux » des Revest-du-Bion et des Brousses, agglomérations qui témoignent du renouveau socio-économique de cette période. Redortiers ne se serait-il pas vidé de ses habitants depuis la fin du Moyen Âge ?

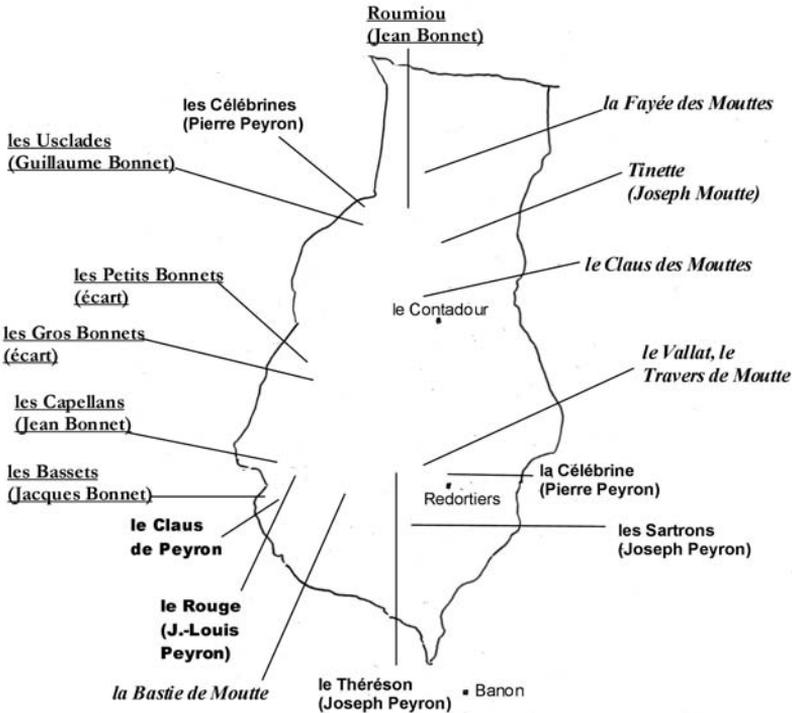
Les microtoponymes relatifs à la thématique envisagée ici sont la plupart du temps des patronymes ou des sobriquets. Ils recouvrent soit des parcelles dont ils désignent les nouveaux propriétaires, soit des granges qui se transformeront en habitats d'écarts, voire en hameaux.

L'exemple de trois familles dont l'installation à Redortiers à cette période est bien connue¹⁰, le repérage des sobriquets dont chacune des branches est dotée permet de saisir la manière dont ces nouveaux venus s'y sont implantés.

9. Ainsi, par exemple, près du pont de Mirabeau (Vaucluse), à Volonne, Thoard, Bayons et Châteauneuf-Val-Saint-Donat (A.H.P.). Voir aussi Irène MAGNAUDEIX, « La Chapelle Sainte-Madeleine, Thoard » dans *Refuges d'art. Andy Goldworthy*, Lyon, 2008.

10. Je remercie ici monsieur Echinart à qui je dois ces informations.

Il s'agit des Peyrons et des Bonnets issus des hameaux d'Abros et du Rouchas Blanc appartenant à la communauté de Saint-Geniez, située dans le haut-Vançon, et des Mouttes de la Motte-du-Caire dans la vallée de Sasse.



Microtoponymes se rapportant aux propriétés de trois familles nouvelles venues. Tous se situent en périphérie de la commune. Les noms entre parenthèses indiquent l'identité de l'individu doté du sobriquet qui est à l'origine du nom de lieu.

On constate que les terres octroyées à ces nouveaux venus l'ont été de manière structurée, les Bonnets à l'ouest de la commune, les Peyrons plutôt au sud, les Mouttes plutôt à l'est.

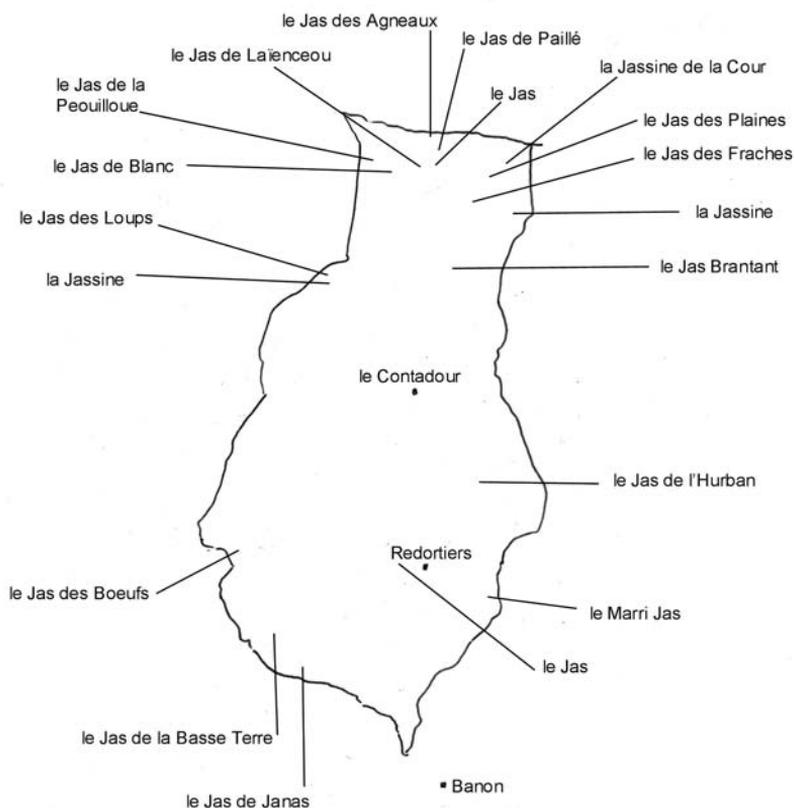
LES TRANSFORMATIONS ECONOMIQUES DES XVII^E ET XVIII^E SIÈCLES: LES BERGERIES ET LABOURS DE LA ZONE PASTORALE

Voici venu le grand moment de l'apparition des bergeries, ces « jas » et « jassines » qui parsèment la zone d'estive, vers les cimes du relief.

Le livre cadastral de 1699 contient cinq microtoponymes s'y rapportant : le Jas des Agneaux, célèbre aujourd'hui pour sa vaste bâtisse toujours debout, à l'extrême nord de la commune, tout près de la ligne de crête ; La Jassine (le petit « jas ») de la Cour à l'est, dans le quartier des Fraches ; le Jas Brantant un peu plus au sud ; le Jas des Loups à l'ouest et le Jas des Bœufs au sud-ouest de la commune. Tous ne se tiennent donc pas dans la zone pastorale septentrionale. On le voit, de nombreux microtoponymes ont pour déterminant le nom de leur propriétaire : les Agneaux sont les Agnels, les Loups et les Bœufs sont des sobriquets ou des patronymes.

La Jassine de la Cour est éloquente : une « cour » (enclos de pierres sèches) a préexisté en ce lieu, puis on y a édifié une « jassine » (un petit jas), sans doute avec les pierres de l'enclos primitif. Quant au Jas Brantant, c'est une bergerie branlante, littéralement.

Le complexe en pierres sèches des Terres du Roux (bergerie, habitation du berger, citerne et murets fermant la cour) aujourd'hui classé, n'existe pas



Les bergeries de la période moderne occupent également la zone méridionale de la commune.

encore, on y trouve seulement des labours, comme l'indique par ailleurs l'appellatif « terres » en provençal. La ferme de Tinette n'est pas encore bâtie mais on y rencontre une grange, un jardin, un pré et des terres.

Le cadastre napoléonien (1840) fait apparaître une foule de microtoponymes supplémentaires, dont neuf occurrences se situent dans la zone pastorale (ce sont, d'ouest en est, la Jassine, le Jas de la Peouillou, le Jas de Blanc, le Jas de Laïenceou, le Jas de Paillé, le Jas, le Jas des Plaines, le Jas des Fraches plus une nouvelle Jassine) et cinq autres au sud-est de la commune (le Jas de la Basse-Terre, le Jas de Janas, le Marri Jas (le mauvais jas), le Jas, le Jas de l'Hurban, de gauche à droite).

On remarque, une nouvelle fois, que les déterminants désignent, pour plus de la moitié, le propriétaire de la bâtisse (Blanc, Laïenceou [Lincel], Paillé, Janas, l'Hurban). La plupart des autres indiquent le quartier où ils se trouvent (la Peouillou, les Plaines, les Fraches, la Basse-Terre). Peut-on faire plus laconique ?

Les bâtiments des Terres du Roux existent, la ferme de Tinette aussi. C'est donc bien au cours de ce siècle et demi, entre 1699 et 1840, que se sont implantées les infrastructures liées au pastoralisme.

Mais une question essentielle subsiste : les bergeries se situent pour partie au centre de parcelles labourées. Cela suppose un mode de faire-valoir particulier, qui n'a pas été étudié ici.

LA CHUTE DEMOGRAPHIQUE DU XIX^e SIÈCLE, UNE POPULATION TRÈS DISPERSÉE

La commune, qui comptait 500 habitants à la fin du XVIII^e siècle, ne va pas connaître l'essor démographique que l'on remarque la plupart du temps dans les agglomérations provençales au siècle suivant.

Le village de Redortiers, dont certaines maisons sont déjà en ruine dès 1840, va progressivement se vider. Les chiffres des dénombremens quinquennaux du XIX^e¹¹ sont à cet égard sans la moindre équivoque : on compte 129 habitants au village mais 371 dans les hameaux et les écarts.

La chute s'accélère dans la seconde moitié du siècle : 282 personnes vivent dans cette commune, dont 12 seulement au village. Trois maisons seulement y sont encore ouvertes en 1901, on y rencontre 3 personnes tandis que les hameaux et écarts rassemblent 215 individus. Ces maisons villageoises fermeront définitivement leurs portes dans les années qui suivront.

11. A.D. des A.H.P., 6M 144.

Aujourd'hui, les ruines du village sont régulièrement entretenues par l'association Les Hautes Terres, dont les membres luttent vaillamment contre leur ensauvagement.

Irène MAGNAUDEIX